

ÉMOUVOIR L'INCONSCIENT

OUVERTURE

D) Émouvoir : lier - délier

« Émouvoir l'inconscient »¹ : c'est le titre qui m'est venu quand je me demandais comment poursuivre. Il arrivait dans la suite directe de ce qui s'était dit lors de la séance de juin dernier et de ce que j'avais écrit par la suite. « Émouvoir l'inconscient » : un nom possible de ce que nous appelons après Lacan « l'acte analytique ». Et peut-être, si on se veut plus précis, le nom du premier temps, du temps inaugural, de cet acte.

Une précision d'abord : la notion d'acte, pour Lacan, implique une mutation symbolique et donc subjective. Un acte, quand c'en est un, produit un « effet-sujet ». Nous reviendrons sans doute lors des séances ultérieures, sur la manière de concevoir ce qu'est à proprement parler un acte. Ainsi, parler « d'acte analytique » consiste à considérer la mutation engendrée par l'expérience de la cure, le fait qu'on en sort autre que ce qu'on était au départ. C'est, en principe, l'enjeu du dispositif de la Passe : essayer d'apprécier en quoi a pu se produire, ou pas, une mutation subjective au cours d'une analyse, en quoi l'acte analytique a été, ou pas, opérant. J'ajoute que la procédure de la Passe questionne plus particulièrement une mutation subjective spécifique : celle qui marque le passage à l'analyste.

Si Lacan parle « d'émouvoir l'inconscient », sans plus de précision (dans sa conférence Joyce le symptôme I²) - et il me semble d'ailleurs que c'est là un hapax -, peut-être pourrait-on distinguer un premier temps logique de l'acte analytique, celui qui consiste à émouvoir l'inconscient, au sens où il s'agit de le mettre en mouvement (une é-motion). Dans un deuxième temps - toujours au sens logique - il s'agit d'émouvoir le symptôme, mais ici plutôt au sens d'émoi, dont l'étymologie renvoie à la privation de pouvoir³.

Le premier temps consiste dans la mise en jeu du transfert. Celui-ci est un effet du désir de l'analyste, condition première. Ce désir implique la supposition d'un insu (en allemand *Unbewusste*), et l'hypothèse que cet insu cause les inhibitions, symptômes, angoisses, dont est affecté le patient. Cette mise en mouvement initiale du transfert par laquelle le patient devient analysant, est ce qui fait parler, penser, rêver à l'adresse de l'Autre.

¹ Cette expression je la pensais – partiellement - de mon cru. Je croyais avoir détourné une formulation de Lacan, imaginant qu'il parlait « d'émouvoir le symptôme ». C'était une sorte de cryptomnésie inversée : je n'ai pas retrouvé l'expression « émouvoir le symptôme » que je lui prêtais. En revanche il parle « d'émouvoir l'inconscient », formulation que je me suis attribuée lors de notre séance d'octobre.

² : À lire par exemple dans l'édition du Seuil du séminaire Le sinthome – p.161-170

³ : J'aurai très certainement l'occasion de revenir ultérieurement sur la distinction que fait Lacan entre émotion et émoi (dans son séminaire L'angoisse).

Ce temps est celui où joue pleinement ce qu'on peut appeler « l'effet-vérité ». Cet effet procède d'une relecture de l'histoire singulière du patient, et du déchiffrement des formations de l'inconscient qui émergent. C'est de cette façon que s'engage effectivement l'expérience, parfois immédiatement dès la première séance, parfois après un long temps préalable - préliminaire si on préfère. Cet « effet-vérité » a pour conséquence de produire du lien.

- D'abord parce que la mise en jeu de la vérité - du mi-dit de la vérité - assure la relation à l'Autre (incarné par l'analyste), comme « lieu où la vérité balbutie »⁴.
- Ensuite parce que cette mise en jeu contribue à l'instauration d'un certain type de lien social, le « discours de l'analyste » selon l'écriture de Lacan.
- Également dans la mesure où c'est précisément l'établissement, par l'analysant et/ou l'analyste, de liens dits associatifs, au fil de la « libre » association, qui engendre des effets de vérité.

Mais s'il s'agit de produire du lien cela ne va pas sans déliaison :

- D'abord, parce qu'avec le transfert la langue se délie, comme le dit joliment le français.
- Ensuite parce que le mi-dit de la vérité produit une rupture du sens immédiat, manifeste. Dé-nouage du sens qui engendre un immédiat re-nouage. C'est sur ces effets de dé-nouage/re-nouage que repose la pertinence du jeu de l'équivoque signifiante.
- Enfin parce que la prise en compte de vérités jusque là insues produit le mouvement séparateur, émancipateur, qui représente un des gains de l'analyse.

II) Émouvoir le symptôme :

Mais l'effet-vérité, reposant sur le jeu de la chaîne associative, sur le processus de liaison-déliaison, ne suffit pas à dissoudre l'inhibition, le symptôme, l'angoisse ; pas tout à fait en tout cas. La libre association, et les effets d'élucidation résolutive qui en étaient attendus, se heurtent à l'inertie du symptôme.

En termes freudiens, la *Durcharbeitung*, la « perlaboration »⁵, rencontre une limite. Certains symptômes persistent - réaction thérapeutique négative -, malgré le travail de levée du refoulement et d'analyse des résistances. Cette irréductibilité du symptôme amène Freud à postuler un « au-delà du principe du plaisir », une pulsion de mort produisant une résistance du ça (la quatrième des cinq qu'il énumère dans *Inhibition, symptôme, angoisse*).

En termes lacaniens on dira que le travail de la chaîne signifiante, et le déchiffrement des formations de l'inconscient, laissent persister la jouissance du symptôme. Autrement dit, jouer sur l'effet-vérité ne suffit pas. Cela amène Lacan à déplacer l'accent du Symbolique vers le Réel et à considérer le symptôme non seulement en tant que formation de l'inconscient, effet des lois du langage, mais également comme jouissance du corps, produite par les cristallisations de la « lalangue », effet de la « motérialité » de celle-ci.

⁴ : Ainsi que c'est énoncé, par exemple dans le séminaire *Encore*.

⁵ Lacan traduit ce néologisme des traducteurs par « travail du transfert ».

On perçoit l'homologie entre le parcours théorique de Freud et celui de Lacan : à un certain moment, la conceptualisation qui a cours ne suffit plus, même si elle n'est pas du tout jetée aux oubliettes. Un changement de paradigme est nécessaire pour rendre raison du réel de la clinique. Ces deux parcours sont homologues, mais les concepts de Lacan ne constituent pas une traduction, terme à terme, de ceux de Freud.

Chercher à « Émouvoir le symptôme » vise à désengluier de la jouissance dont celui-ci est porteur. Bref, il s'agit de produire un décollement, qui, au terme de l'analyse, peut permettre l'économie d'une part de la jouissance dont se plaint le parlêtre. Et pour émouvoir ainsi le symptôme, Lacan privilégie, dans la pratique, à la fois l'équivoque signifiante et l'agir (les séances très brèves, les comportements paradoxaux etc.). Cela vise à produire des effets de rupture dans la jouissance, à commencer par celle du déchiffrement, la jouis-sens. Et pour nous, il s'agit peut-être de faire comme lui en ne l'imitant pas, c'est-à-dire d'inventer à chaque fois une manière de faire jouer l'effet-réson⁶, faire jouer la sensibilité du corps au dire, ainsi que Lacan l'évoque – entre autres – au cours de son séminaire *Le sinthome*.

C'est sur le fil tendu entre « émouvoir l'inconscient » et « émouvoir le symptôme » que se déploie une analyse, entre l'é-motion, la mise en mouvement du transfert et l'émoi qui se produit quand quelque chose de la jouissance du symptôme est effectivement touché.

III) Avec quoi ?

Dans l'argument proposé pour cette année, j'ai croisé la formulation « émouvoir le symptôme » avec une question empruntée à Olivier Grignon, et déjà évoquée en juin dernier⁷ : « Avec quoi analyse-t-on ? ». J'envisagerai cette question exclusivement côté analyste, mais elle peut également être posée côté analysant avec des réponses sans doute très différentes. J'ai déjà fait allusion à cela en juin dernier.

On pourrait déjà noter que, pour un analyste, cette interrogation est à distinguer de deux autres, qui en sont proches, qui lui sont liées, mais qui en diffèrent un peu :

- Avec quoi écoute-t-on ?
- Avec quoi entend-on ?

« Avec quoi analyse-t-on ? » cela porte spécifiquement sur la dimension de l'acte qui peut rendre l'expérience performative, alors qu'écouter, et entendre, porte plutôt sur les conditions de cette expérience.

1) Avec quoi écoute-t-on ?

La réponse à cette première question spécifie une éthique. Elle implique un choix, fût-il inconscient, qui oriente une pratique. On peut écouter pour soigner, pour élucider et savoir, on peut aussi écouter dans la dimension de la sympathique compréhension et du soutien. Ces différentes manières d'écouter se distinguent de celle qui,

⁶ : Je vous renvoie à ce sujet à ce que j'évoquais dans un texte précédent (Tact, style, discrétion).

⁷ : Cf. le texte cité précédemment.

en principe, est à l'œuvre dans l'analyse freudienne, là où il s'agit de mettre en jeu le désir de l'analyste. Le souhait de soigner (et pourquoi pas de guérir ?) est certainement présent dans la pratique analytique, de même que celui de savoir (Freud ne me démentirait pas sur ce point). Et lorsque nous recevons quelqu'un nous sommes évidemment sensibles à la souffrance dont il fait état, les phénomènes d'identification ne sont pas absents. Mais quand le désir de l'analyste est en jeu, il excède les autres désirs. Il permet d'aller au-delà, et de ne pas céder sur l'analyse au profit du projet de guérir et normaliser, d'élucider et théoriser, de comprendre, soutenir et proposer des solutions.

On l'aura perçu les différents types de désirs que je viens d'évoquer recouvrent les différents discours, les différents types de lien social que nous impose la structure du langage :

- le discours du maître, qui est celui de la médecine, par exemple.
- Le discours universitaire, qui est celui de la psychologie.
- Le discours hystérique, qui est celui de la compréhension amicale, de l'identification au semblable, et de tout ce qui peut mobiliser notre subjectivité dans la relation à celle ou celui que nous recevons.

2) Avec quoi entend-on ?

On le perçoit, cette question-là ne recouvre pas tout à fait la précédente. Elle a trait à la particularité des configurations inconscientes de celui ou celle qui reçoit un patient. Elle recouvre ce qu'il vaut mieux avoir analysé pour devenir analyste (ou pour travailler « pas sans l'inconscient », même si on ne se déclare pas psychanalyste). J'ajoute, pour devenir analyste... et le rester, comme dirait Serge André⁸, ou pour ne pas cesser de devenir psychanalyste sans finir par croire qu'on l'est.

Poser cette question « avec quoi entend-on ? », revient plutôt à interroger ce qui nous empêche d'entendre, du fait de la particularité de nos configurations inconscientes. Dit autrement, il s'agit de repérer en quoi notre fantasme nous rend sourd. La question revient donc plutôt à se demander « sans quoi s'agit-il d'entendre ? » pour pouvoir faire l'analyste ; de quoi doit-on se passer pour pouvoir occuper cette place ? S'en passer, ou en faire un usage raisonné (pas raisonnable, raisonné !) ? C'est là l'enjeu d'un débat qui a traversé la communauté des analystes dans les années 1950-1960 et qu'on pourrait résumer de la façon suivante « S'agit-il de faire avec l'inconscient de l'analyste ou de faire sans ? ». Je reviendrai sur ce point un peu plus loin.

3) Avec quoi analyse-t-on ?

Pour avancer un peu dans cette question, qui, sans doute, reviendra cette année, on pourrait se livrer au petit exercice consistant à la poser à quelques figures marquantes de la psychanalyse.

Et, à tout seigneur tout honneur, commençons par Freud.

⁸ : André S. : *Devenir analyste et le rester* (Ed. Que 2003)

Freud : le savoir sur l'inconscient et la conviction

À lire les textes regroupés dans le recueil *La technique psychanalytique* la question semble se poser pour lui sous sa forme négative déjà évoquée : « sans quoi analyse-t-on ? ». De quoi s'agit-il de se passer, de se priver, pour occuper la place d'analyste ? Ce que résumait toutes les considérations sur la règle d'abstinence qui doit avoir cours dans l'expérience, et toutes les recommandations techniques dans ce registre. Et s'abstenir, dans l'analyse, c'est d'abord s'abstenir de répondre à l'amour, c'est à dire à la demande d'amour, laisser celle-ci insatisfaite pour que le travail puisse se poursuivre.

De ce point de vue, la trouvaille théorique qui consiste à nommer « transfert » l'amour qui s'adresse à l'analyste constitue un pas inaugural déterminant. Par cette nomination il s'agit de faire de l'amour, de la demande d'amour, et de sa possible réponse, l'objet même du travail de l'analyse. L'abstinence, sexuelle ou pas, ne répond pas à un impératif de moralité, à une déontologie, mais elle est l'effet du désir de l'analyste, plus fort que l'amour ou que d'autres désirs.

Ce qu'on trouve chez Freud sur la question « avec quoi analyse-t-on ? » ne se limite pas à l'abstinence. En reprenant certains textes princeps, depuis *La technique...* déjà cité (1903-1918) à *Analyse avec fin et analyse sans fin* (1937) en passant par *La question de l'analyse profane* (1926), on peut lire que, pour lui, l'analyste analyse avec le savoir sur l'inconscient (savoir SUR l'inconscient et non DE l'inconscient) et avec sa conviction. Le savoir sur l'inconscient, c'est celui de la théorie en train de s'écrire ; et Freud dénonce, dans plusieurs textes, l'imposture des ignorants, fussent-ils médecins⁹, qui pensent qu'ils s'occupent de l'inconscient alors même qu'ils ne savent rien, ou très peu de choses de la théorie freudienne¹⁰.

Pour faire un analyste, il faut un savoir, mais aussi une conviction, ferme :

« ...comment le pauvre malheureux doit-il acquérir cette aptitude idéale dont il aura besoin dans son métier ? La réponse sera : dans l'analyse personnelle, par laquelle commence sa préparation à sa future activité. Pour des raisons pratiques, celle-ci ne peut être que brève et incomplète ; son but essentiel est de donner au maître la possibilité de juger si le candidat peut être admis à poursuivre sa formation. Sa tâche est accomplie si elle apporte à l'apprenti la ferme conviction de l'existence de l'inconscient... »¹¹

De ce point de vue Freud se montre moins exigeant que son cher Ferenczi, à qui nous devons « la deuxième règle fondamentale de la psychanalyse » : la nécessité absolue d'une analyse menée suffisamment loin pour pouvoir faire l'analyste. Il y aurait sans doute lieu de considérer avec un peu d'attention ce que Freud entend par « ferme conviction ». Cette formulation reste à interroger et interpréter. Que dirions-nous aujourd'hui de la conviction de l'analyste ? Elle ne porte probablement pas sur un savoir positif, un corps de doctrine, mais plutôt sur ce qu'avec Lacan, on appelle-

⁹ : « ou psychologues » ajouterait-on de nos jours.

¹⁰ : Il se pourrait que de telles considérations soient encore d'actualité.

¹¹ : « Analyse avec fin et analyse sans fin » *Résultats, idées, problèmes II* p. 264 (trad. Fr. J. Laplanche et coll.) P. U. F. 1985

ra l'inconsistance de l'Autre, dit autrement : l'expérience assurée que le savoir est troué. Nous reviendrons très certainement sur la « ferme conviction » de l'analyste.

Ferenczi : les impasses, et les insuffisances :

Je ne vais pas reprendre les aléas, déjà évoqués, du transfert (mutuel ?) liant Ferenczi à Freud¹². Pour la question qui nous intéresse, on dira que l'inventivité du « grand vizir secret » de Freud tient à son insatisfaction, et à ce qu'il considère comme les insuffisances de son analyse avec le maître ; celle-ci concerne plus particulièrement l'analyse du transfert avec lui, raison pour laquelle Ferenczi recommande une « analyse à fond » pour le futur analyste. Il analyse (et invente dans la psychanalyse) à partir des impasses et des insuffisances, de l'incomplétude de sa propre analyse, là où il considère qu'elle n'est pas allé au fond, puisqu'il a fait une analyse à fond ... la caisse avec Freud en deux temps trois mouvements, des « tranches » très breves¹³. À partir de là, ses inventions (la technique active, l'analyse mutuelle, la néo-catharsis, la réparation des effets traumatiques de la « confusion des langues »...), sont à considérer comme autant d'essais de combler les défaillances de sa propre cure. J'ajoute que chez Ferenczi, plus que chez tout autre, se repère la demande qu'il adresse à ses analysants et le fantasme qui la sous-tend.

Les post-freudiens : et Moi et Moi et Moi...

Je ne développerai pas non plus le point de vue de ceux qu'on appelle les « post-freudiens », dont l'ambition était de compléter Freud et de le dépasser, dans le sillage de sa fille Anna. Pour cela l'accent était mis sur l'analyse des résistances et des mécanismes de défense du Moi. Cette théorisation aboutit à privilégier l'identification au Moi fort de l'analyste dans une visée adaptative. L'analyse doit permettre l'assomption d'une « relation d'objet génitale », aboutissement naturel du développement, donnant accès à la vraie maturité de l'amour.

Dans son mouvement de « retour à Freud », qui ne consiste pas à aller plus loin, à prolonger Freud, mais à revenir à la lettre de son texte¹⁴, Lacan n'a pas de mots assez moqueurs pour critiquer l'Ego-psychology (dont l'un des tenants principaux était son propre analyste, Rudolph Löwenstein) et la théorisation reposant sur la relation d'objet. Mais peut-être ne faudrait-il pas se contenter de la doxa lacanienne, peut-être faudrait-il lire les auteurs critiqués afin de se faire une idée plus précise de ce qu'ils soutiennent. Mais la vie est courte...

Analyser avec le savoir DE l'inconscient – Les post-ferencziens

Dans les années 50 et 60 du siècle dernier, l'école anglaise était sans aucun doute l'une des plus inventives sous l'influence de Balint (émigré de Hongrie) et dans sa

¹² : Évoqués l'an dernier et repris dans le texte *Ferenczi amor*.

¹³ : À moins de considérer, ainsi que je l'ai déjà évoqué dans le texte cité, qu'en vérité son analyse avec Freud s'étend de 1908, (date de la première rencontre) à 1937 (date de la rédaction par Freud d'Analyse avec fin..., quatre ans après la mort de Ferenczi)

¹⁴ : pour interpréter ce texte, pas pour s'y conformer à s'en tenant au sens immédiat.

suite de Winnicott. Alors que jusque là ce qu'on appelait le « contre-transfert » était considéré comme un élément parasite, devant être contrôlé, maîtrisé, et si possible réduit à la portion congrue, certains, et certaines (les femmes sont très présentes dans ce mouvement), ont commencé à le considérer comme un outil précieux, sorte d'écho chez l'analyste de ce qui se joue pour le patient, effet d'une « communication des inconscients », passant tout à la fois par l'affect et les représentations.

Cette façon de mettre l'accent sur la communication et de privilégier la réciprocité est alors assez audacieuse. Il s'agit d'analyser avec le savoir de l'inconscient, et pas uniquement avec celui sur l'inconscient. Ce qui est perçu, imaginé, ressenti par l'analyste, ce qui lui vient en rêve, ses pensées en séance, même les plus paradoxales, tout cela est considéré comme un indicateur de ce qui est en jeu pour l'analysant, même si celui-ci ne peut rien en dire encore. Et cela sert de point d'appui essentiel pour les interventions de l'analyste. En cela, il ne s'agit pas uniquement d'écouter avec le savoir de l'inconscient, mais d'analyser avec lui. C'est ce savoir inconscient – côté analyste - qui commande l'acte.

Comme on le sait, Lacan critique cette conception, en soutenant l'idée d'une « disparité subjective » absolue pour que l'expérience puisse aller au-delà d'un certain point¹⁵. Il ne s'agit pas d'ignorer les effets produits chez l'analyste par le dire du patient. Bien au contraire, il s'agit de les repérer et de les reconnaître. La question est plutôt : les repérer et les reconnaître, mais pour quel usage ? Doivent-ils servir d'appui essentiel à l'acte de l'analyste (quelle que forme qu'il prenne) ou doivent-ils être mis en suspens pour que l'analyste puisse véritablement (réellement ?) remplir sa fonction ? L'acte analytique passe-t-il par la subjectivité de l'analyste, ou par le fait de s'en passer ? En 1967 Lacan tranche, théorisant la fin de l'analyse comme moment de « destitution subjective », pivot du devenir analyste. Il s'agit pour l'analyste de déchoir comme sujet, pour pouvoir occuper la place qui convient effectivement.

Lacan : analyser sans comprendre, être capable de poésie

La question « Avec quoi analyse-t-on ? » est de celle qui traversent l'ensemble des séminaires de Lacan. Ceux-ci s'adressent, d'abord et avant tout aux psychanalystes, il ne manque jamais de le rappeler. Pas une année, sans doute, sans qu'à un moment ou un autre, une réponse à cette question ne vienne, jamais tout à fait la même que celle qui précède ou que celle qui suivra. Ces réponses passent par la critique, souvent très ironique, des différentes conceptions sommairement évoquées ci-dessus, y compris celle de Freud.

Ce que Lacan ne cesse de répéter, au point qu'il le martèle, est qu'il ne faut pas s'empresse de comprendre. La compréhension relève de la psychologie, patho, ou pas. Et la psychanalyse n'est pas plus une psychologie qu'une psychiatrie. C'est, bien sûr, aux tenants du Moi fort, de la relation d'objet, et de l'herméneutique qu'il fait référence. Ceux-ci développent une conception de l'expérience qui privilégie l'Imaginaire et le leurre d'un développement spontanément harmonieux, là où il s'agit plutôt d'être orienté par le Symbolique, la chaîne constituée de signifiants,

¹⁵ : cf. la « Proposition d'octobre 1967... », *Autres écrits* p. 243-260.

éléments discrets qui insistent, au-delà du sens, à travers les formations de l'inconscient.

Il ne s'agit donc pas de comprendre. La com-préhension renvoie à l'expérience imaginaire du miroir, qui consiste à s'ap-préhender comme unité illusoire en méconnaissant l'altérité radicale de l'image narcissique qui apparaît. Il ne s'agit pas de cela, mais d'entendre. Ce n'est pas la même chose. C'est même l'opposé. Et entendre ne relève pas de la préhension, c'est à dire de la maîtrise, mais bien plutôt de la déprise.

Au fil du temps, et des différents moments théoriques, ce qu'il s'agit d'entendre varie. D'abord la vérité du désir, relevant du registre symbolique, qui se mi-dit, à la lettre, à travers ses avatars que sont les formations de l'inconscient¹⁶. Et ensuite le réel de la jouissance dans ses différents modes, à commencer par celui de la motérialité de lalangue. Cela implique une certaine sensibilité à ce qui, du corps, est pris dans la parole (autrement dit à la façon dont la pulsion affleure dans le dire). Il me semble que c'est à cela que renvoient les développements théoriques de la dernière décennie de l'enseignement de Lacan. Mettre l'accent sur le réel de la jouissance, c'est privilégier la dimension du corps, tel qu'il s'actualise dans l'expérience de l'analyse. Mais pour y être sensible c'est encore une acuité auditive qui est nécessaire, parce que la mise en jeu de cette jouissance du corps qu'est le symptôme (quel que soit celui-ci, aussi « mental » fût-il) passe, faut-il le rappeler, par le dire, et le dit. Il s'agit d'être capable de poésie, si du moins on en a la possibilité, en étant sensible à l'intégrale des équivoques de la lalangue. « Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister »¹⁷.

IV) Du désir affirmé de l'analyste : se dépendre du savoir plutôt que s'en passer

S'il fallait résumer ce qui précède peut-être faudrait-il avancer qu'on écoute, qu'on entend et qu'on soutient l'acte analytique, avec un désir suffisamment affirmé qui permet l'instauration d'un certain lien social : le discours de l'analyste. Mais celui-ci n'existe qu'à subvertir les trois autres (pas l'un sans les trois autres). Faire l'analyste ne consiste sans doute pas à se passer des savoirs (sur l'inconscient et de l'inconscient), ni du fantasme. Il s'agit plutôt de s'en dépendre, à chaque fois. Ce n'est pas exactement la même chose. On analyse, sans aucun doute, avec un savoir sur l'inconscient, il ne s'agit pas d'être ignorant. On analyse aussi avec un savoir de l'inconscient, ne serait-ce que dans la mesure où une certaine configuration subjective, insue au départ, nous amène à la place où nous sommes, et où c'est certainement elle qui fait que nous choisissons de continuer à l'occuper. Dans cette mesure il ne s'agit pas de faire abstraction de tout cela. Une telle exigence serait tout à fait illusoire. Mais de l'analyse, ou plutôt de l'analyste, il y en a, quand il y en a, s'il y en a, lorsque se produit une déprise. Cette déprise, autre manière de parler de la destitution subjective, est la condition de l'acte analytique dans ses différentes formes (interventions, interprétations, silences etc.). Elle est aussi ce qui rend sensible aux résonances de lalangue et aux jeux de l'équivoque.

¹⁶ Cf. par exemple le texte des *Écrits* « La chose freudienne ».

¹⁷ « L'étourdit » (1972), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

Émouvoir l'inconscient, et le symptôme, consiste à favoriser pour l'analysant un décollement et un décollage (est-ce là un autre nom de la sub-limation ?). Cela l'amène à assumer sa cinglerie privée, ou, pour mieux l'écrire, la singlerie¹⁸ qui fait son style. Mais pour cela une déprise est nécessaire du côté de l'analyste. On perçoit en cela que la destitution subjective ne se produit pas une fois pour toute. Elle caractérise le mouvement même qui s'opère quand passe de l'analyse.

À suivre...

Daniel Weiss
Le 21 octobre 2018

¹⁸ : J'ai déjà parlé de la cinglerie en juin, mais il a fallu que je lise le livre de Marc Léopold Lévy *Éclats de jouissance* (Érès 2018) pour me rendre compte que cela pouvait commencer par « S » et pas seulement par « C ».